

STEFANO BENNI

ACHILLE AU PIED LÉGER

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARGUERITE POZZOLI



ACTES SUD

ACHILLE AU PIED LÉGER

Ulysse, auteur en mal d'inspiration, travaille dans une petite maison d'édition du nom de Forge qui, face à une concurrence de plus en plus déchaînée, est menacée de perdre son âme. Frappé par des accès de sommeil impromptus et poursuivi, jusque dans ses rêves, par les auteurs des manuscrits qu'il doit lire, il se réfugie dans son amour pour Pilar-Pénélope, mais cède également volontiers aux avances de sirènes telles que Circé, secrétaire du directeur de la maison d'édition...

Un beau jour Ulysse reçoit un étrange courriel provenant d'un certain Achille, qui souhaiterait lui parler. Intrigué, il accepte et découvre, au fin fond d'un palais bourgeois, un jeune homme cloué à vie dans un fauteuil roulant. Une amitié hors du commun naît entre eux, qui bouleversera leurs existences.

Virtuose dans l'art de jongler avec des situations désopilantes, Stefano Benni, grâce à sa langue inventive et moqueuse, crée un univers à la fois fantastique et étonnamment familier.

Passionné de jazz, auteur de chansons, de poèmes, de recueils de nouvelles et de romans, acteur à l'occasion, Stefano Benni est l'un des écrivains italiens les plus lus dans son pays. Il vient de publier en France La Grammaire de Dieu (Actes Sud, 2009).

DU MÊME AUTEUR

Terra, Julliard, 1985.

Le Bar sous la mer, Actes Sud, 1989 ; Babel n° 490.

Baol, Laffont, 1993.

La Dernière Larme, Actes Sud, 1996.

Hélianthe, Actes Sud, 1997.

Bar 2000, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 529.

Spiriti, Actes Sud, 2002.

Saltatempo, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 750.

Achille au pied léger, Actes Sud, 2005.

La Compagnie des Célestins, Actes Sud, 2006.

Margherita Dolcevita, Actes Sud, 2007.

Titre original :

Achille piè veloce

Editeur original :

© Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan, 2003

© ACTES SUD, 2005

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-08610-7

STEFANO BENNI

ACHILLE
AU PIED LÉGER

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

*à la mémoire d'Aki
et de Luigi Pintor*

Quel est ton nom dans l'obscurité ?

LIBER SYBILLAE.

I

Qu'arrive-t-il aux gens que l'on dit normaux lorsqu'ils rencontrent brusquement un fou qui hurle, ou qui les agresse avec ses propos délirants ? Lorsqu'ils voient un homme écroulé sur le sol, ou cloué par un spasme, sur les marches d'une église ? Après une telle rencontre, ils restent immobiles, avec une expression de malaise et de peur, abasourdis. Mais leur visage a changé : c'est comme s'ils avaient été photographiés par une lumière aveuglante : ils secouent la tête, parlent seuls ; l'espace d'un instant, leur normalité paraît entamée. Qu'ont-ils vu dans l'éclair de cette lumière, quel paysage, quel miroir, quelle vérité insoutenable qu'ils oublieront aussitôt, mais dont l'image restera à jamais dans un recoin obscur de leur cœur, dans la bibliothèque en flammes de leur vie ? (Medèn)

L'homme aux livres sous le bras sortit de chez lui, et le monde n'était plus là.

Il regarda mieux et vit qu'il y était encore, mais un épais brouillard le cachait, peut-être pour le sauver d'un danger. C'était le monde de tous les jours, et l'homme en vit quelques détails à ses pieds : une fissure sur le trottoir, un lambeau de plate-bande, une feuille, morte pour le

poète, palminervée pour les botanistes, à balayer pour les employés municipaux. Puis lui apparurent le tronc d'un arbre, le squelette sans roues d'une bicyclette et une lumière jaune, de l'autre côté de la rue.

Il se dirigea vers celle-ci.

Il aspira une bouffée de brise humide matinale, inhalant azote, oxygène, argon, xénon & radon, vapeur d'eau, monoxyde de carbone, dioxyde d'azote, plomb tétraéthyle, benzène, particules de carbonates et de silicates, quelques spores de champignons, une escadrille de bactéries, un poil d'origine inconnue, un ectoparasite de pigeon, des pollens anémophiles, une goutte d'anhydride sulfureux échappée d'une lointaine usine et un grain de sable en provenance de Tevtikiye (Nord-Ouest de la Turquie) transporté par le sirocco de la nuit.

Bref, il respira l'air de la ville.

Peu de bruits à cette heure-là. Un oiseau enrôlé, une voix télévisuelle simulant la gaieté, lointains soupirs de motorisés.

L'homme traversa la rue avec prudence, sentit sur son crâne le chatouillis d'une petite pluie et rejoignit la lumière jaune qui tenait lieu de comète à un abri. Arrivé là, l'homme aux livres sous le bras trouva refuge parmi quelques semblables.

Un vieux avec une sacoche et un mini-parapluie qui ne s'ouvrait plus depuis un mois, mais pour lequel il avait de l'affection. Une femme avec un col en renard et un chat en cage. Un monsieur distingué avec une Samsonite qui fermait mal. Un Philippin qui, en fait, était thaïlandais. Et enfin un couple d'ados aux cheveux teints, lui Schtroumpf, elle coquelicot, portant sur leurs épaules deux sacs d'écolier gonflés comme l'estomac d'un python repu.

Tout avait l'air tranquille et l'homme aux livres sous le bras, prénommé Ulysse, mit ses livres dans un sac en plastique pour qu'ils ne se mouillent pas, et s'assit. Mais les démons de l'automne annoncèrent un bouleversement imminent. D'abord, un coup de tonnerre, puis un flash qui illumina un ciel d'apocalypse et, pour finir, le crépitement d'une pluie diluvienne qui persuada chacun de se serrer sous l'abri. Au bout de la rue, on entendit un cri rauque et, débouchant d'un virage en pente légère, apparut le dragonchenille. Percant de ses yeux jaunes le mur de brouillard, il se dirigea vers ses proies, balançant sa tête monstrueuse. Il mesurait plus de dix mètres de long, était rouge sang, avec six pattes ridées sur lesquelles il galopait à toute vitesse entre les files de voitures garées. Lorsqu'il fut près de l'abri, il fit clignoter un petit œil jaunâtre sur la partie droite de son mufler – un clin d'œil chargé d'un désir obscène. Puis, il s'arrêta en faisant crisser ses crocs, devant les humains incapables de fuir, paralysés de terreur.

Lentement, il ouvrit non pas une mais trois gueules. Avec deux d'entre elles, il dévora ses victimes ; par la troisième, il en recracha une, visiblement mastiquée et digérée. Il referma ses mâchoires d'un claquement sec et repartit, avec un soupir rassasié.

Une petite fille blonde, tresses au vent et sac à dos, se mit à courir derrière lui. Elle le poursuivait en hurlant et faisait preuve d'un courage incroyable, pour son âge. Elle avait sûrement vu disparaître dans la gueule du monstre un parent ou un camarade de classe et, sans la moindre peur, elle se jeta contre le flanc du dragon et le martela à coups de poing.

Le monstre s'arrêta, ouvrit toute grande sa gueule postérieure et engloutit la téméraire.

“Merci, dit la petite fille aux tresses.

— De rien”, dit le chauffeur du bus.

A l'intérieur du dragon-chenille, l'homme aux livres sous le bras se tenait debout près de la vitre. C'était sa position préférée. Il n'osait pas regarder les autres passagers assis, terrorisé à l'idée qu'un jeune lui cède sa place, le jugeant suffisamment vieux. L'homme n'était pas vieux, mais il avait les cheveux un peu grisonnants et clairsemés : tôt ou tard, il le savait, il lui faudrait subir l'offense courtoise d'un “Asseyez-vous, je vous en prie”, peut-être de la part de la dame au chat engagé, et il n'aurait sans doute pas le courage de répliquer : “Je vous demande pardon, mais qu'est-ce qui vous fait croire que je suis plus vieux que vous ?”

Petite précision :

L'homme qui n'était pas si vieux avait entre trente et quarante ans ; sous son bras, il ne portait pas des livres mais des manuscrits, ou plutôt des scriptodactyles, comme il les appelait, étant donné qu'aujourd'hui écrire est une activité de dinosaure. Il prenait le bus presque tous les matins et s'appelait Ulysse, Lello pour les amis ; l'autobus s'appelait Treize et il n'avait pas d'amis, tout au plus des passagers habituels. Autre précision : la dame au chat avait effectivement deux ans de plus qu'Ulysse, les scriptodactyles provenaient d'aspirants écrivains, et Ulysse était lecteur dans une maison d'édition nommée de Forge ; le chat s'appelait Paradis, était tigré, roux et entier.

“Qu'est-ce que ça peut bien foutre ?” demanda la petite fille aux tresses.

Elle ne parlait pas des précisions susmentionnées, mais répondait sans doute à une information, mise en garde ou remontrance émanant, par voie de téléphone portable, d'un géniteur communicant.

“Les jeunes, les jeunes”, dit l'homme au mini-parapluie qui ne s'ouvrait pas, tout en cherchant du regard l'approbation d'Ulysse. Mais il n'obtint rien.

“Tout le monde parle des jeunes, mais bordel, qui nous donne la parole, à nous ?” lança une petite voix perçante, dans un coin du bus.

— Vous parlez même trop”, répondit une autre petite voix.

Ulysse se dit qu'il était dangereux de se retourner pour assister à cette querelle automotrice, mais un importun lui toucha le cou, et il fut contraint de le faire. Il remarqua avec stupeur que derrière lui, ou tout au moins, dans le mètre limitrophe, il n'y avait personne. Mais juste sous son nez quelque chose se balançait, lui frôlant la tempe. Il fit un geste afin de chasser l'insecte, plume, ou intrus. Et il s'aperçut, à son grand étonnement, que près de son œil droit oscillait une chaussure de gymnastique microscopique, appartenant à la jambe miniature d'un minuscule jeune homme perché sur son épaule. Simultanément, de sa poche pointa la petite tête d'un vieux monsieur à lunettes qui protestait, brandissant vers le ciel un parapluie pas plus grand qu'un cure-dent :

“Vous, les jeunes, vous parlez même trop, et vous ne savez même pas de quoi !”

Le microjeunomme haussa les épaules sur l'épaule d'Ulysse, et rota avec une vigueur de hamster. Puis il se pencha par-dessus la clavicule, exhibant une tignasse imbibée de gel, et fit

un geste significatif à l'adresse du micromonsieur de la poche. Ulysse put ainsi se rendre compte que les voix querelleuses étaient celles de deux créatures qui étaient pour ainsi dire des copropriétaires, ou des parasites, ou des symbiotes. Il se retourna, pour voir si dans l'autobus quelqu'un avait remarqué ce qui se passait. Il saisit ensuite le microjeunomme et essaya de le cacher dans sa poche.

— "Doucement, bon Dieu, protesta celui-ci.

— Tenez-le à distance et ne l'approchez pas de moi, dit le petit vieux, environ quatre-vingts ans et huit centimètres. Il est déjà insultant pour nos œuvres d'être en contact dans votre sac.

— Œuvres ? laissa échapper Ulysse.

— Ne faites pas l'innocent, dit le vieux, en s'accrochant à un bouton. Je suis le professeur Virgile Colantuono, auteur du scriptodactyle le plus gros, dans l'élégante chemise bleu ciel.

— Oui, cinq cent quarante pages, il m'écrase depuis ce matin, dit le microjeunomme. Moi, je suis l'auteur du scriptodactyle dont la couverture a été réalisée sur ordinateur. Paolo Petrotto, auteur de *Perial Killer*, le polar triple X qui vous empêchera de dormir."

Ulysse s'assit, contrairement à son habitude, et vérifia le paquet de scriptodactyles. En effet, le premier était une énorme chemise bleu ciel intitulée *Mémoires d'un professeur*, de Virgile Colantuono, sous-titrée *Souvenirs d'une intégrité*. Au-dessous, illustré d'un dessin sanguinolent qui pouvait être un crâne décharné ou un saucisson à cuire avarié, il y avait la chemise contenant *Perial Killer XXX*.

— "Alors, vous êtes... balbutia Ulysse.

— Ne faites pas semblant de ne pas nous connaître, protesta Petrotto. Votre maison d'édition

proclame à tous les vents : «Nous vous lirons tous, et répondrons à tous.» Je vous demande donc : vous m'avez lu, oui ou non ?

— Non, d'abord il doit me lire, moi”, dit le professeur en agitant son parapluie, ou plutôt son paragoutte.

Ulysse tituba, sous l'effet d'un coup de frein et de la confusion mentale.

“Je vous ai lus cette nuit, balbutia-t-il. En tout cas, j'ai commencé à vous lire, mais je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas ? piaula le jeune auteur de polars, en descendant le long de sa manche. Qu'y a-t-il à comprendre ? Mon histoire est simplissime ! Un *serial killer* tue douze personnes en les droguant à l'héroïne, puis il les sectionne lentement avec une scie à découper, puis il les viole, les peint en noir et blanc et laisse auprès des cadavres un signe, une phrase cryptée. Eastman, l'enquêteur, découvre que cette phrase a un lien avec le championnat de foot de la semaine et...

— Histoire grand-guignolesque et éculée, fit le professeur Virgile. Moi, j'ai écrit une autobiographie dense mais alerte ; elle raconte cinquante années d'enseignement dans un village du Sud oublié de tous, même de la mafia. Chaque jour, avec minutie, je rapporte les événements, les anecdotes, les notes, les remarques...”

Il n'acheva pas sa phrase. D'un scriptodactyle placé dans une enveloppe matelassée sortit une femme de huit centimètres et demi de hauteur, qui bâillonna le professeur avec un timbre-poste.

“Une maison d'édition comme la vôtre devrait veiller à la qualité, dit-elle à Ulysse en agitant un doigt. Elle ne devrait pas se compromettre avec

de mauvais polars à la mode ou avec des journaux intimes gâteux. Moi, j'ai écrit un livre qui fait référence aux voix les plus remarquables de la littérature ; il suffit de regarder les citations en exergue, il y en a douze... Vous avez lu *Sans poudre de riz* ?

— Je lirai tout, dit Ulysse avec un filet de voix. Je répondrai à chacun.

— Vous avez intérêt à le faire, dit un mini-Tarzan plus large que long, audacieusement assis sur la cage du chat. Moi, je suis l'auteur de *Rambaud*, poème culturel-culturiste. Assez de poèmes rachitiques ! Je me suis entraîné pendant des années dans des salles de musculation, pour écrire ce livre...

— Moi, je vous ai envoyé le recueil de poèmes *Satins ivres*, dit quelqu'un, en grimant sur le dos d'Ulysse. Il a déjà remporté une dizaine de prix et a été apprécié par...

— Un à la fois, dit Ulysse, et il porta les mains à son pantalon, que quelqu'un essayait de déboutonner.

— Je ne sais pas quel âge, ni quelle expérience du monde vous avez, susurra une petite fée rondelette, à la chevelure blond Barbie, suspendue à un point très délicat de l'anatomie d'Ulysse. Mais je vous assure que dans mon *Journal oral* tout est vrai ! Plus de trois cents pipes à des hommes différents, parmi lesquels de nombreuses personnalités, et pour chacun une page fulgurante illustrant les techniques, les réactions, les imprévus et les anecdotes. Et les dessins, vous les avez regardés ? C'est ma fille qui les a faits.

— Et moi qui vous prenais pour une maison d'édition sérieuse ! s'écria un décimètre de colonel. Je vous ai envoyé *Il n'y a pas de place*, un

livre qui explique pourquoi l'Occident doit détruire les Chinois avant 2010...

— Ça vous intéresse, l'histoire d'un homme qui, un matin, se réveille transformé en cafard ? dit une petite voix, du fond de l'enveloppe.

— Monsieur Kafka, vous au moins, ne plaisantez pas, soupira Ulysse.

— Et vous, ne mettez pas mon livre au milieu de ces scriptodactyles.

— Quand un entraîneur renonce à l'attaque, il renonce à l'essence même du foot, proféra une voix rauque venant de la gazette sportive.

— Aboule le fric, mon beau, cent vingt euros, dit la facture de gaz.

— Encore un trajet et tu me jetteras à la poubelle, hein, sale type ? Vous êtes tous les mêmes, vous les passagers." C'était le ticket de bus qui parlait avec la voix de Garbo.

Ulysse se leva ; la tête lui tournait, les voix le bombardaient de toutes parts. Il se boucha les oreilles, tituba.

"Vous voulez vous asseoir, monsieur ? dit la petite fille aux tresses, taille normale.

— J'ai l'air vieux ?

— Merde alors, dit-elle en faisant claquer un chouingomme. Si vous, vous n'êtes pas vieux...

— Noooooon", cria Ulysse.

Et il courut vers la porte de sortie, culbutant le vieux monsieur au mini-parapluie qui, sous le choc, s'ouvrit, renversant le panier à chat qui, sous le choc, pissa, faisant jurer le Thaïlandais en philippin et provoquant l'ouverture de la Samsonite avec éruption de chaussettes ainsi que d'un stock inattendu de bites en caoutchouc. Tout cela pendant que le pauvre lecteur de maison d'édition se secouait pour se débarrasser de ses petits persécuteurs, dont deux s'étaient

agrippés à ses cheveux, pendant que le professeur était terré dans la poche et que la pipologue poursuivait son exploration. Jusqu'à ce qu'Ulysse voie s'ouvrir la porte du bus, plonge à l'extérieur et...

Se réveille.